

Société

# D'AQUARELLISTES

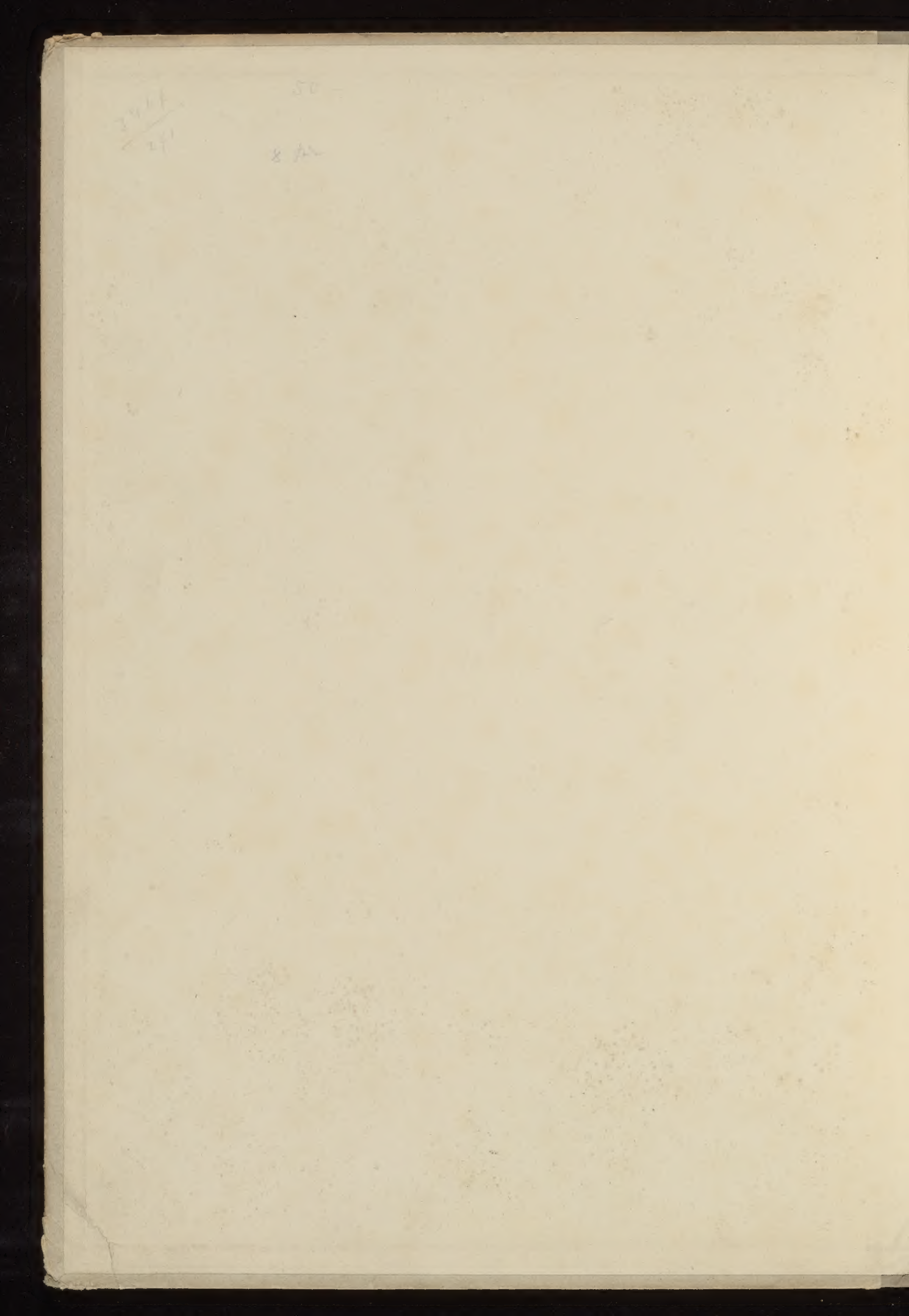
FRANÇAIS



PARIS

H LAUNETTE EDITEUR
*LIBRAIRIE ARTISTIQUE*
22, Rue de Vaugirard, 22, Paris

GOUPIL & C^IE EDITEURS
*PARIS _ 9, RUE CHAPTAL*
19, Boul^d Montmartre. 2, Place de l'Opéra


50

SOCIÉTÉ

# D'AQUARELLISTES

FRANÇAIS

TIRAGE DE GRAND LUXE

*Il a été tiré de cet ouvrage 110 exemplaires numérotés*

SAVOIR :

25 exemplaires (nos 1 à 25) sur papier du Japon des manufactures impériales, avec une suite, sur le même papier, de toutes les planches en photogravure sans le texte.

85 exemplaires (nos 26 à 110) sur papier du Japon des manufactures impériales.

SOCIÉTÉ

# D'AQUARELLISTES

## FRANÇAIS

OUVRAGE D'ART

PUBLIÉ

Avec le concours artistique de tous les Sociétaires

TEXTE

PAR LES PRINCIPAUX CRITIQUES D'ART



PARIS

H. LAUNETTE, ÉDITEUR
LIBRAIRIE ARTISTIQUE
22, RUE DE VAUGIRARD, PARIS

GOUPIL & Cie, ÉDITEURS
PARIS — 9, RUE CHAPTAL
19, Bd MONTMARTRE — 2, PLACE DE L'OPÉRA

M DCCC LXXXIII



# TABLE DES PHOTOGRAVURES

## DU TOME PREMIER

FIN DU TOME PREMIER


TU PENSES
J'OEUVRE
IMP.
C. MOTTEROZ



SOCIÉTÉ

# D'AQUARELLISTES FRANÇAIS

TOME PREMIER



# HENRI BARON

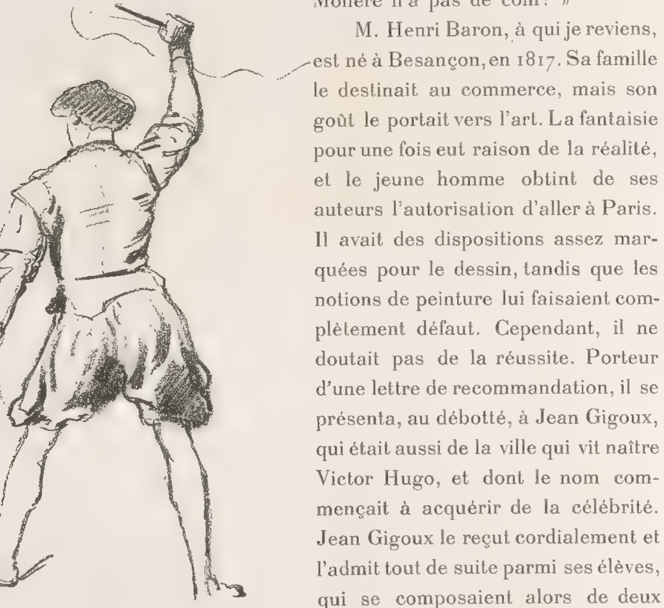


La vie de M. Henri Baron est curieuse en ce sens qu'elle commence avec la gravure sur bois restaurée par les artistes contemporains, et qu'elle résume tous les progrès que ce procédé a obtenus. Elle offre encore cette particularité, c'est qu'on ne peut la détacher de celle du grand peintre Français, une des gloires du paysage moderne. Elle évoque aussi tout un coin animé, fiévreux, enthousiaste et vivant du XIX[e] siècle, à supposer qu'un siècle ait des coins. Royer-Collard ne le pensait pas, en voici la preuve. Dans une réunion académique, on discutait sur l'admission d'un mot au Dictionnaire des immortels. Les uns étaient pour, les autres contre. Cousin tenait pour ces derniers.

« Mais, lui objectait un de ses contradicteurs, Molière lui-même s'en est servi.

— Molière ! Molière ! s'écrie l'amant platonique de M^me de Longueville, la belle affaire ! Parce qu'un mot se sera trouvé égaré dans un coin de Molière, qu'est-ce que cela prouve ?

— Monsieur Cousin, reprend aussitôt Royer-Collard, sachez que Molière n'a pas de coin ! »



M. Henri Baron, à qui je reviens, est né à Besançon, en 1817. Sa famille le destinait au commerce, mais son goût le portait vers l'art. La fantaisie pour une fois eut raison de la réalité, et le jeune homme obtint de ses auteurs l'autorisation d'aller à Paris. Il avait des dispositions assez marquées pour le dessin, tandis que les notions de peinture lui faisaient complètement défaut. Cependant, il ne doutait pas de la réussite. Porteur d'une lettre de recommandation, il se présenta, au débotté, à Jean Gigoux, qui était aussi de la ville qui vit naître Victor Hugo, et dont le nom commençait à acquérir de la célébrité. Jean Gigoux le reçut cordialement et l'admit tout de suite parmi ses élèves, qui se composaient alors de deux rapins, Français et Elmerich. Plus tard, Faustin Besson, Hanoteau et Bonvin se joignirent à ce groupe. Jean Gigoux donnait d'excellents conseils à ses élèves. Il avait rompu avec les traditions académiques et, poussé par un besoin de nouveauté et d'imprévu, il marchait de l'avant, pressentant déjà le naturalisme, qui devait révolutionner l'art de la peinture. Il possédait la passion des hollandais et des vénitiens. Aussi, ses efforts tendaient-ils à faire partager à ses émules les sentiments qu'il ressentait. M. Henri Baron, timide, nerveux, impressionnable, ayant avec cela des délicatesses et des douceurs de femme, se lia — par amour du contraste sans doute — dès le

premier jour, avec Français, qui était, lui, taillé en géant, et avec cela gai comme pas un, bon enfant, toujours riant en dépit de la misère qui hurlait après ses chausses; amitié qui dure toujours et dont on pourrait fêter les noces d'or, car elle a cinquante années, et la mort seule en brisera le lien. Ces deux hommes ont rivé leurs cœurs avec une chaîne, ainsi que faisaient autrefois les *saldunes* gaulois réunissant leurs poignets par une même entrave, combattant ensemble et mourant sur le même tas d'ennemis. Français et M. Henri Baron ont lutté contre tout, et toujours ils se sont retrouvés unis fraternellement devant la joie et devant la douleur. Il y a quelque chose de touchant dans cette affection de deux âmes d'élite, quelque chose aussi de réconfortant. On calomnie l'humanité souvent ; et les natures semblables à ces deux qui m'émeuvent sont là pour la défendre et pour la venger.

Je disais tout à l'heure que M. Henri Baron avait commencé avec la gravure sur bois — j'entends celle du siècle présent. — Je précise : Vers 1834, la peinture n'était encore que le domaine de quelques artistes marquants. Il y avait bien Ingres, Delaroche, Scheffer, très académiques, mais peu susceptibles d'enfanter des enthousiasmes. Il y avait Horace Vernet, le plus populaire. Il y avait aussi Delacroix, Decamps, Isabey, remueurs d'idées, déjà en état d'insurrection contre l'École, et par cela même discutés et honnis. C'est vers ceux-là que se tournèrent Français et son Pylade. Ils

apprirent à les connaître, à les admirer, en attendant qu'ils fussent appelés à l'honneur de les reproduire sur le bois ou sur la pierre. Jean Gigoux, suffisamment romantique, très épris des théories nouvelles qui flottaient dans l'air, entretenait le feu de ses élèves, et l'atelier retentissait de l'éclat des discussions, s'échauffait de la flamme des arguments.

Durant ce temps, M. Henri Baron, doué de facultés rares, piochait ferme le dessin et enlevait de verve de jolies pochades d'une couleur très distinguée et d'un arrangement heureux.

L'atelier était situé rue Saint-André-des-Arts, là où devait plus tard s'installer la librairie Furne. Jean Gigoux y fit l'illustration de *Gil Blas,* plus humaine que pittoresque, mais qui a la saveur d'une époque toute à la littérature et à l'art. On gagnait peu. Des dessins payés dix francs pour le *Magasin pittoresque*, pour des publications étrangères! Que de vaches enragées les bouchers tuaient vers 1830!

Le dimanche, jour marqué d'une pierre blanche, liesse chez le père de M. Henri Baron. La dinde aux marrons s'étalait sur la table et disparaissait bientôt dans l'estomac du fils de la maison, de Français, d'Elmerich et de Jean Gigoux. On eût dit la revanche du radeau de la Méduse! Français et

Jean Gigoux surtout avaient des appétits féroces. Songez que Français aurait assommé un bœuf d'un coup de poing, et que Jean Gigoux, ancien maréchal ferrant, conservait de son premier métier, tout de force, une faim inassouvible. Oui, Jean Gigoux, qui devait être une figure très intéressante, était monté de l'enclume comme Veuillot du tonneau; et, particularité bizarre, son élève Elmerich, dont la famille habitait près de Besançon, menait son cheval à Jean Gigoux pour qu'il le ferrât, car il était très habile ouvrier. Que de débuts étranges dans la carrière de certains hommes, et qu'il leur faut de vocation pour tout dominer et pour tout vaincre !



Mais, je rentre dans l'atelier de Jean Gigoux, cet atelier où le soir, sous la direction du maître qui avait à l'entreprise des illustrations sur bois et en lithographie, nos jeunes gens s'essayaient. M. Henri Baron se distinguait par la facilité qu'il avait de saisir tout de suite le passage littéraire à interpréter. Il possédait surtout une mémoire prodigieuse qui lui permettait de reconstituer sans faute de goût une scène populaire, de fixer une figure saisie dans le cours d'une flânerie, un sujet d'histoire entrevu dans un musée.

1835 est une date faste dans la vie de M. Henri Baron ; Jean Gigoux l'emmena en Italie ; Français ne put s'y rendre et demeura à Paris.

Le voyage de M. Henri Baron décida de son avenir. A Venise et à Rome, il fait des croquis et des études ; en même temps il observe, emmagasinant ainsi tous les spectacles qui l'ont séduit, formant un bagage de notes peintes ou dessinées et d'impressions ressenties. Véronèse surtout, ce magicien de la couleur, exerça de l'influence sur cette jeune intelligence, influence qui se manifesta en de prestigieuses copies qui sont encore, je crois, chez Jean Gigoux, dans son hôtel de la rue de Chateaubriand, où les chefs-d'œuvre s'étalent depuis le seuil jusqu'au comble. Jean Gigoux, qui a

toujours peint sainement, était plutôt luminariste que coloriste. M. Henri Baron eut le bon esprit de ne tomber ni dans l'excès ni dans l'indifférence de ces deux manières. Il sut trouver un juste milieu qu'il précisera plus tard dans ses ingénieux tableaux de genre.



Le voilà donc en Italie, en présence des dieux qu'il avait souhaité d'adorer, et, malgré cela, il est distrait, il est triste, il ne savoure pas complètement la fête éternelle que les musées et les palais offrent à ses yeux. Il songe à l'absent, au compagnon de lutte resté à Paris, et, trop affectueux pour être égoïste, il revient vers lui, à tire-d'aile, ainsi que le pigeon de la fable, laissant Jean Gigoux à ses travaux et à ses admirations. Il semble qu'il y a des nostalgies de tendresse, d'affection. M. Henri Baron le prouva. Tout lui souriait, la nature et l'art, et cependant, il était inquiet, déçu dans ses rêves, préoccupé dans ses espoirs. Il redoute le présent, appréhende l'avenir. Il a besoin d'une forte poitrine pour y appuyer sa tête. « Sauve-moi! » s'écrie-t-il quand il revit Français. Le lendemain, il avait repris sa place accoutumée à la table de travail, et il renaissait à la vie en entendant le bon rire de son compagnon, fier d'être dans ses meubles et de ployer sous le faix des commandes. Français était devenu le dessinateur en titre de Curmer. Il touchait presque à la fortune. M. Henri Baron profita de cette circonstance inespérée et il devint le collaborateur de Français. C'est à cette époque qu'ils illustrèrent l'*Histoire de France* de Deloye et qu'ils se lièrent avec Nanteuil. Mais, tout cela, ce n'est pas l'idéal rêvé, ce n'est pas la peinture. Ah! la peinture! Nos deux amis y songeaient; M. Henri Baron



s'y adonnait et fréquentait Bougival. Mais Bougival, sans Français, ne valait pas la mansarde de la rue Childebert. Et Français, rivé à Curmer, ne pouvait franchir l'enceinte des fortifications. C'était, à chaque instant, une lettre ornée à composer, un cul-de-lampe à imaginer, un frontispice à créer. Enfin, Curmer autorisa Français à rejoindre M. Henri Baron, et le paysage n'eut qu'à se bien tenir!

Bougival, en 1836, c'était comme l'Amérique avant la venue de Christophe Colomb, une sorte de région vierge, avec des coins de forêt et des étangs perdus dans une enceinte de saules, sertis dans une monture de roseaux. Français en éclatait de bonheur. Il se barbouillait de verdure comme les faunes de raisin; sa joie tournait à la griserie. Aussi, s'associa-t-il à l'idée qu'eut son ami de faire un paysage à deux, Français se chargeant de la partie droite et M. Henri Baron de la partie gauche. Sainte-Claire-Deville, le chimiste, mort récemment, buissonnait avec eux, et ce fut lui qui alla acheter à Paris une toile de cinq pieds et des couleurs assez abondantes pour la couvrir. Il y eut bien quelques fautes d'harmonie dans ce morceau à quatre mains; Français cherchant le secret de la nature et M. Henri Baron travaillant de chic. Quand l'étude fut achevée, nos peintres rentrèrent à Paris, et, tout de suite, ils se mirent au tableau. Seulement, ils ne continuèrent pas le système érigé par M. Henri Baron. Français peignit tout le paysage; M. Henri Baron y plaça des figures « de Carpaccio », comme il disait. Le tableau intitulé *Chansons sous les saules,* figura au Salon de 1837 et fut acheté mille francs par Evrat, l'imprimeur de Curmer. L'étude échut à Nanteuil.



Le cercle dans lequel tournait M. Henri Baron s'élargissait peu à peu; les relations s'augmentaient; il comptait des camarades fameux, entre autres Decamps et Marilhat qui, très coloristes, l'amenaient à faire subir des modifications à sa pratique. De plus, il devint l'associé de Français, de

Mouilleron, de Leroux, de Nanteuil, pour la publication de la Société des artistes anciens et modernes, dont le but consistait à reproduire par la lithographie les vieux maîtres et les jeunes gloires. Bertauts devint l'éditeur de cette Société, qui a laissé des albums aujourd'hui introuvables.

Me voici arrivé à la pleine éclosion du talent de M. Henri Baron comme peintre et comme aquarelliste. Toutes les trouvailles faites vont être utilisées, toutes les recherches vont servir, toutes les observations suggérées par la vue des chefs-d'œuvre ou suscitées par la nature vont être employées. Non pas en des pages énormes, en des compositions grandioses, car M. Henri Baron, qui eût pu tenter de ces entreprises, se contenta de quintessencier son savoir en des panneaux grands de même que la main, mais non





dépourvus d'éloquence. Tel ruisseau qui coule sous les saules plaît mieux, souvent, que le torrent roulant impétueusement sur les cailloux d'un gave. Il s'en dégage une fraîcheur adorable, une poésie mystérieuse, une mélancolie attendrie qui vont au cœur des foules, ces violentes énamourées.

M. Henri Baron brigua ce genre de succès. Il l'obtint tout de suite, parce qu'il sut parler simplement, mais sincèrement. Il gagna ainsi la faveur du public, et, chose difficile et rare, l'attention de la critique. Exemple : en 1840, il envoie au Salon deux toiles, un *Atelier de sculpteur* et *une Villa dans le pays latin*, et, spontanément, Théophile Gautier les signale comme des œuvres « pleines de sentiment et de couleur ». Certes, Théophile Gautier ne s'enthousiasmait pas à froid, et ce qu'il écrivait, il le pensait. Du coup, il sacrait le jeune peintre et le signalait à l'attention publique. Vous croyez peut-être que, fier de ce baptême, l'artiste va s'endormir sur la jonchée de lauriers que le divin Théo a coupée en son honneur? Erreur. Electrisé par un appui aussi enviable, il veut s'en rendre digne, et, de nouveau, il abandonne la France et repart pour l'Italie, afin de demander au berceau de l'art sublime les secrets de son impeccabilité. Il revient de son exode

en 1842, plus rassuré, plus expérimenté, et on applaudit *la Sieste en Italie*. En 1843, il montre des *Condottieri;* en 1844, *Giorgione faisant le portrait de Gaston de Foix*.

Thoré, en 1845, s'occupe de M. Henri Baron. Voici ce qu'il en écrivait : « Le petit tableau de M. Baron, *les Oies de frère Philippe*, est très coquettement exécuté. M. Baron emploie surtout le contraste des couleurs, comme faisait Clément Boulanger, comme fait l'école de Camille Roqueplan. Les étoffes sont diaprées de mille reflets, et les chairs sont lumineuses comme dans les tableaux de Couture.» Et, deux ans plus tard, il précise tout en critiquant certains points. « M. Baron abuse un peu du rouge et des tons francs rapprochés les uns des autres; *le Pupitre de Palestrina* surtout agace trop vivement le regard. Dans l'*Andrea del Sarto* peignant une fresque au couvent de l'Annonciade, à Florence, la composition est ordonnée d'une façon très pittoresque. Le peintre et son modèle, sa femme tant chérie qui, pourtant, le fit mourir de chagrin, sont montés sur l'échafaudage, à la hauteur de la voûte. Il a déjà esquissé sa madone, qui sera un chef-d'œuvre. Autour de lui, deux ou trois élèves sont occupés à broyer les couleurs ou à préparer les pinceaux. Ce tableau est à gauche, au milieu du petit salon d'entrée. La *Soirée d'été* nous semble préférable aux deux autres tableaux de Baron. Ici le paysage et le ciel aident à l'harmonie. Les petites figures mollement couchées dans un parc, jouissent de la fraîcheur du soir et de l'herbe. C'est une scène de Boccace, si vous voulez, ou une conversation de Lancret. »



Il n'y a pas à se tromper sur la valeur d'un homme quand, à ses débuts, il a été ainsi remarqué. Je désire qu'on n'oublie pas qu'il y a quarante années de distance entre ces jugements et le moment où j'écris. Les critiques qui se sont prononcés joignaient à la supériorité de la forme l'autorité du jugement. Plus d'une fois ils l'ont créé, ce jugement qui est devenu l'évangile des ignorants, et, dans l'inconnu où ils errent, ils doivent entendre la consécration de la vérité qu'ils ont manifestée durant leur brillante, mais

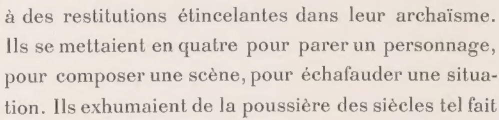
trop courte carrière. Réconforté par de si chaleureuses paroles, M. Henri Baron pénètre plus hardiment dans le domaine qu'il s'est taillé. Il est peintre de chevalet; il pratique le genre et l'anecdote; mais, à ces formules d'un art que les plus illustres ont connu, il donne une saveur de délicat, un ragoût de dilettante. Il y a un brin de madrigal dans ses sujets, une pointe de galanterie, une envolée de passion ou bien une large échappée vers les latitudes où se célèbrent les franches lippées. C'est, tantôt un *Enfant vendu par des pirates* et le *Printemps en Toscane* (1848); tantôt *les Noces de Gamache* (1849); les *Patineurs*, *la Pêche*, le *Départ pour la promenade* (1852). Ou encore un *Repaire*, un *Peintre dans son atelier* (1853); *le Toucher* et *l'Ouïe* (1855), pour le ministère de l'Intérieur, les *Vendanges en Romagne* et le *Bouquet*. M. Henri Baron est très varié et très abondant. Il s'efforce de tout connaître et de tout dire, employant, pour y réussir, la grâce, l'élégance, la fantaisie et le pittoresque. Il semble, sous ce rapport, faire partie du groupe des petits peintres du XVIII[e] siècle,

ceux qui, en se jouant, émettaient tant de paroles justes, traduisaient tant de paradoxes sensés, allaient de l'église à la cour et de la cour à la ruelle de quelque reine d'esprit et de beauté. C'étaient des natures bizarres, ces peintres dont les œuvres ont tant de prix aujourd'hui, et je comprends, j'ajouterai même j'approuve ceux qui tâchent, en les imitant, de les faire revivre. Ces imitateurs n'empruntent rien à la tradition. Ils passent en se signant devant les académies, tombeaux, que dis-je? hypogées où périssent lentement, sous le poids des bandelettes, les humoristes et les indépendants qui s'y aventurent. Comme l'oiseau, mes modèles se posent au bout d'une branche, ils hument les parfums de mai, ils se grisent de lumière, de soleil, de liberté; ils demandent au hasard le chemin qui conduit nulle part, et quand le hasard leur a répondu, ils prennent le sentier opposé. Avec eux, tout est étonnement, tout prête à l'exclamation. Ils ont horreur de la ligne droite qui brise les horizons les plus attirants, qui trouble les harmonies les mieux établies. C'est pour tout cela qu'on les aime et qu'on tue tant de veaux gras pour fêter le retour de ces enfants prodigues de l'imagination.

M. Henri Baron a tenu son rang dans cette compagnie. Il a, lui aussi, *battu l'estrade* dans les champs de l'idéal, avec une conscience qui a désarmé les plus sévères capitaines. Que de raisons péremptoires pour nous le faire aimer sans l'avoir jamais approché! Jugez de ce que ce serait, si notre main avait touché la sienne!

Cet art de M. Henri Baron, qui est un art de délicat et de raffiné, a séduit même les plus difficiles. Il s'est manifesté en des scènes « gaies, animées, avec des figures d'une désinvolture charmante, des étoffes aux vives couleurs, aux reflets chatoyants, avec la joie, la vie, la lumière, la jeunesse, la grâce». Telles sont les qualités de M. Henri Baron, ajoute l'écrivain anonyme à qui nous empruntons les louanges qui précèdent. M. Henri

Baron a bien été le contemporain des Devéria, des Johannot, des Roqueplan, de ces chroniqueurs du pinceau jetant sur la toile tout ce que la verve des écrivains du cycle romantique a fait revivre. Le roman historique a alimenté la peinture historique, et Walter Scott et Mignet, et Mérimée et Augustin Thierry ont participé à la marche de l'art pictural. La modernité, dont le goût est venu plus tard, a bien de l'attrait; mais aussi quelle ivresse trouvaient les peintres à nous redire les petits côtés des époques brillantes qu'animaient l'éclat des costumes et la fulgurance des panaches! Ils accomplissaient là œuvre de restaurateur. Ils participaient à des restitutions étincelantes dans leur archaïsme. Ils se mettaient en quatre pour parer un personnage, pour composer une scène, pour échafauder une situation. Ils exhumaient de la poussière des siècles tel fait un peu effacé et qui, grâce à leur pinceau, remontait à la surface et s'animait d'un éclat nouveau. M. Henri Baron excella dans ce genre. N'est-ce pas à propos de lui que Paul de Saint-Victor crayonnait ce piquant jugement : « Il doit peindre en manchettes, comme écrivait M. de Buffon. Il aime à la folie les costumes pimpants et les toilettes mirifiques. Il pose la touche avec la coquetterie d'une soubrette collant une mouche sur la lèvre de sa maîtresse. »



Je m'arrête sur ce fin dessin d'un maître en l'art d'écrire, sur ce jugement d'un homme qui toujours rechercha le mieux et qui toujours l'atteignit. Il était difficile à émouvoir et difficile à prendre. D'un mot, et quel mot! il élevait ou il abaissait un créateur et son œuvre. Aussi ses arrêts ont-ils force de loi. On ne les discute pas, on les accepte. Je n'ajouterai donc rien à son témoignage, et j'en ferai le couronnement de mon étude.

J'ai montré le peintre, j'ai essayé d'analyser l'homme d'après le cœur de son ami Français. L'homme a eu de cruels instants à passer. Il a connu toutes les angoisses de la lutte ; il a su les surmonter. Il était donc en droit de se croire déchargé d'autres épreuves. Le calme était descendu en son âme. Il en goûtait la saveur côte à côte avec la digne compagne que le ciel

lui avait donnée ; des enfants grandissaient, distingués, charmants, façonnés par lui. C'était trop de bonheur pour une créature humaine. La fatalité s'est abattue sur ce lutteur, lui enlevant le meilleur de lui-même, sa femme, et s'il n'avait eu charge d'âmes, un tel assaut l'eût terrassé. Il sut réagir pour ses filles, mais le pinceau est tombé de ses mains et la mélancolie incurable s'est emparée de son esprit. Il vit là-bas, à Genève, au milieu des chers êtres qui lui restent, coudoyant des deuils aussi incurables que le sien, mais aussi, ayant, dictame souverain, de petits êtres qui jouent autour de lui et qui sont comme un ressouvenir des félicités disparues. Une jeune fille est la touchante Antigone de cet artiste foudroyé dans son rêve et dont on berce les douleurs avec quelques fragments de Mozart ou quelques airs de Palestrina !

EUGÈNE MONTROSIER





